LE TRIPODE

Littératures ■ Arts ■ Ovnis

L'éditeur exprime sa reconnaissance
à Waltraud Schwarze et aux éditions Aufbau Verlag,
qui lui ont permis de découvrir l'œuvre de Goliarda Sapienza ;
à Nathalie Castagné, lectrice décisive
et traductrice remarquable de cette œuvre ;
à Angelo Pellegrino, sans qui les textes
de Goliarda Sapienza seraient demeurés dans l'oubli.

Conception graphique :
Lola Duval

© 2014, Angelo Pellegrino
pour le texte

© 2026, éditions Le Tripode
pour la présente édition

LE TRIPODE
16, rue Charlemagne – 75004 Paris

GOLIARDA SAPIENZA

Le Grand Mensonge

et autres textes

Traduction de l'italien par Nathalie Castagné

LE TRIPODE

NOTE DE L'ÉDITEUR

C'est avec une certaine émotion que nous avons préparé la publication de ce volume, qui constitue l'aboutissement d'un engagement éditorial au long cours : l'édition de l'œuvre complète de Goliarda Sapienza. Dans ce recueil sont réunis trois pièces de théâtre, trois synopsis et un projet d'adaptation théâtrale du roman L'Université de Rebibbia *(Le Tripode, 2013).*

La vocation théâtrale de Goliarda Sapienza lui vient probablement de son enfance, et plus particulièrement de son père. Née en Sicile en 1924, Sapienza grandit avec des parents radicalement opposés au fascisme. Sa mère, Maria Giudice, est une journaliste de renom, militante socialiste. Son père, Giuseppe Sapienza, est un avocat socialiste, connu à Catane comme « l'avocat des pauvres ». Il arrivait souvent à ce dernier de défendre gratuitement des comédiens en difficulté. Il est devenu ainsi l'ami d'un grand nombre d'entre eux, et encouragea Sapienza à se tourner vers le théâtre.

Goliarda Sapienza fut retirée de l'école très jeune par ses parents, qui refusaient que soient transmises à leur fille les

valeurs du régime fasciste. Elle eut une formation libre à la maison, évoluant dans la pauvreté mais en revanche dans une grande richesse culturelle.

Elle intégra à seize ans l'Académie nationale d'art dramatique de Rome, mais elle n'alla jamais au bout du cursus. Le régime fasciste italien tomba tandis que Sapienza était en deuxième année. Les Allemands vinrent la chercher à l'Académie pour remonter jusqu'à Maria Giudice, sans succès. Goliarda eut juste le temps de cacher sa mère dans une clinique psychiatrique et d'entrer dans la clandestinité de la Résistance romaine auprès de son père. Après la guerre, elle ne reprit pas ses études.

Elle aura malgré tout été comédienne pendant une quinzaine d'années. Elle joua régulièrement sur scène, notamment dans des pièces de Luigi Pirandello[1]*. En couple avec le cinéaste Francesco Maselli, dit Citto, pendant cette période (leur relation durera dix-huit ans), elle fit aussi quelques apparitions au cinéma, dans des rôles secondaires.*

Sapienza joua son dernier rôle au Teatro Mercadante de Naples en 1960, celui de Mita, l'héroïne de Liolà*,*

---

1. Luigi Pirandello (1867-1936) est un écrivain, poète, nouvelliste, romancier, dramaturge italien. Il reçut le prix Nobel de littérature en 1934 pour son œuvre. Il est essentiellement connu pour son théâtre à travers le monde.

de Pirandello. C'est à la suite d'une crise existentielle – dont elle fera le récit dans Le Fil de midi *(Le Tripode, 2022) –, qu'elle prit la décision de se consacrer pleinement à l'écriture. Elle rédige sa toute première pièce,* Le Grand Mensonge*, après avoir achevé* Le Fil de midi*, entre 1966 et 1967. Malgré ses efforts, Sapienza ne parvient pas à faire monter la pièce. Après avoir essuyé des refus et s'être rendue à l'évidence de l'impossibilité de trouver une production pour la mise en scène du* Grand Mensonge*, elle se consacre pleinement à un roman dont elle avait déjà entamé l'écriture :* L'Art de la joie. *Ainsi pour Sapienza, le choix du roman fut, d'une certaine manière, lié à son renoncement au théâtre.*

> Au moins le roman, une fois terminé, même s'il n'est pas publié, existe par lui-même, mais le drame, si je ne le vois pas sur scène, réalisé, il n'existe pas. Je ne saurai jamais s'il fonctionne ou non, *disait-elle toujours.*

Elle reviendra au théâtre à deux reprises : d'abord avec La Révolte des frères*, pièce écrite peu après 1968 et son vent de liberté, puis avec* Deux dames et un chérubin*, qu'elle écrit bien plus tard, vers 1987, après la parution de son roman* Les Certitudes du doute.

Son théâtre, comme L'Art de la joie*, fut publié de manière posthume.*

Au travers de son œuvre et tout au long de sa vie, Sapienza n'aura eu de cesse d'interroger le monde qui l'entoure et de se confronter à ses propres contradictions. Les textes de ce recueil, que ce soient les pièces de théâtre ou les synopsis, ne font pas exception. Dans les trois pièces, nées à des moments très différents de la vie de l'autrice, on retrouve à la fois des préoccupations profondément ancrées dans l'époque à laquelle elle les écrit (les bouleversements liés à 1968, l'impact de la psychanalyse…), et des thèmes d'une grande modernité (le regard porté sur les femmes âgées, la transidentité…). En prise avec les changements de société, ces textes nous plongent aussi dans les bouleversements intimes de Sapienza, une autrice qui malgré les refus n'aura jamais renoncé à l'écriture et qui, ironiquement, écrit dans un dialogue de sa dernière pièce :

> Oui, avec le temps tu verras que je deviendrai célèbre pour avoir été l'autrice la plus refusée du siècle.
> *(*Deux dames et un chérubin*, p. 248)*

THÉÂTRE

LE GRAND MENSONGE

Pièce en deux actes

PERSONNAGES

ANNA et ses collaborateurs :

PIETRO : producteur, ancien mari d'Anna

ELVIRA : amie d'Anna

MARCO : scénographe

GIUSEPPE : auteur de synopsis et scénariste

ALESSANDRO : réalisateur

LEONARDO : fils d'Anna

CRISS : femme de Leonardo

MILLÌ : bonne à tout faire d'Anna

PREMIER ACTE

Grand salon, architecture extrêmement moderne qui contraste avec le mobilier précieux et ancien. Fouillis de canapés, fauteuils, petits meubles, tables couvertes d'objets, bibelots en étain, porcelaines... Sur une table basse : coupes, prix, la statuette d'un Oscar. Pas de miroir. Quelques livres abandonnés. Aucune photographie de la protagoniste : comédienne de renom, d'un âge impossible à déterminer. Quasi-obscurité. C'est l'hiver. Coups de tonnerre et éclairs. C'est uniquement le bruit des cloches, qu'on entendra pendant toute la durée du spectacle, qui fera comprendre qu'on est à Rome, et rien d'autre.

ANNA *(assise près d'une baie vitrée qui prend tout le mur, recouverte d'un rideau de chanvre donnant une lumière ouatée, elle regarde, en enlevant ses lunettes, la chute d'un éclair qui se dessine au long du rideau. Puis elle remet ses lunettes et recommence à lire à haute voix, feuilletant çà et là, un gros script)* – Eh non, Alberti, non. Vous le savez, vous êtes un ami... du moins j'espérais que vous saviez... que...

Quand j'étais vivante et originale, personne ne voulait de moi, maintenant que tout en moi est devenu mécanique, tout le monde m'admire.

Ça ne me convaincra pas de renoncer à mon voyage... Parfois j'ai des trous de mémoire en scène... Exagéré, ça ! Voyons, voyons... et j'ai l'impression de n'être rien d'autre qu'une statue de cire. Je l'ai même rêvé... Allons bon. Elle rêve, en plus ! Où est-ce que j'en étais ? Ah oui, voilà ! Voyons le rêve. J'ai rêvé que j'étais devenue une statue de cire et qu'on m'exposait dans le foyer au milieu des photographies, des costumes et des perruques du musée du théâtre...

(un nouvel éclair illumine le rideau. Anna enlève ses lunettes et le suit du regard. Puis, à voix basse, caressant le script, fermé, sur ses genoux)

Pirandello, D'Annunzio, Ibsen. Ils n'en sortent pas. Une petite pincée de Freud naturellement... Il doit être jeune, s'il a mis cette pincée de poivre et... Mais ce n'est pas si mal ! Comment a-t-il su ? Il a deviné, le petit ! S'il est moche ou a de l'acné juvénile, je le dénonce ! Comment a-t-il su ? Alberti ! Rossi ! Quand même : avec toute leur intuition ils ne trouvent jamais un nom intéressant. Alberti ! Rossi ! Pourquoi diable un metteur en scène doit-il s'appeler Alberti ? Alberti ! Alberto ! et Giooorgiooo.

(elle remet ses lunettes. Elle est devenue toute triste. Elle met le script de côté, prend des aiguilles à tricoter et tricote. Quand elle lisait, elle semblait presque jeune et belle, maintenant, repliée sur ses aiguilles, elle fait dix ans de plus. Elle travaille à un petit pull de bébé. On entend en coulisses les pleurs d'un enfant de six, sept mois. Anna court à la porte et crie, autoritaire, presque mauvaise)

Millì ! Millì ! Mais qu'est-ce que vous fichez ? Vous n'entendez pas qu'il pleure ?

(elle sort par la porte du fond, qui donne sur un escalier intérieur, et se penche frémissante sur la rampe)

Bande de criminels ! Troupeau d'hypocrites ! Vous n'entendez pas qu'il pleure ? *(elle rentre en bougonnant et en marchant de long en large)* Ces Américains nous ont bousillés ! Bousillés ! Nous les avons accueillis comme des libérateurs ! Peuple de moutons, prêts à se vendre au premier étranger qui passe. Et l'hygiène maintenant ! Le bon principe *hygiénique* de faire mourir de peur un pauvre petit enfant ! Voilà ce que c'est ! Ne pas le prendre dans les bras ! Il doit s'habituer... seul... Ce sont eux que je voudrais mettre tout seuls dans cette pièce : son père, sa mère et son pédiatre ! Ces cris, depuis deux heures ! Ne le prenez pas dans vos bras, ne le mettez pas au sein ! Des tire-au–flanc, voilà ce qu'ils sont : l'hygiène, tu parles ! Des tire-au-flanc occupés de leur seule personne !

Ça abîme les seins ! Voilà ce qu'elle devrait dire, cette connasse chichiteuse ; l'hygiène, tu parles ! Je voudrais la voir au lit, avec toutes ses petites marottes. Mais est-il possible que tout cela tombe sur moi ! Des robots aseptisés, voilà ce qu'elles sont ! On n'arrive pas à sentir un peu de bonne odeur de transpiration même si on les fait marcher pendant des heures ! Rien ! Aseptisées et crétines, pas névrotiques, non, crétines !

(elle claque la porte et se jette à nouveau sur le fauteuil, distraite par un nouvel éclair qui se dessine, rapide et muet, sur le rideau. Elle a à peine le temps de se distraire que Millì, frappant à la porte et la poussant précautionneusement :)

MILLÌ – Madame ? Pardon, il vient d'arr...

ANNA *(bien qu'elle ne soit plus en rage, à la voix de Millì elle se croit en devoir de crier)* – Mais qu'y a-t-il encore, on peut le savoir ?

MILLÌ – Rien, madame, c'est juste qu'un tas de paquets est arrivé et...

ANNA *(se levant d'un bond, elle court maintenant comme une petite fille et pour un peu embrasserait la domestique contre laquelle elle vient tout juste de s'emporter)* – Mais bien sûr Millì, bien sûr, fais-les entrer.

(entrent des livreurs avec paquets et fleurs)

ANNA – Mettez-les là, là ! Magnifique, Millì ! C'est magnifique !

(elle vole, légère, allumer toutes les lumières de la pièce qui, comme elle, apparaît transfigurée, rendue joyeuse par les couleurs et les ors : l'or de l'Oscar, des coupes, des plaques, d'un éclat pareil à celui de sa voix quand elle se précipite pour défaire les paquets et montrer à Millì les cadeaux qu'elle a achetés pour ses amis)

MILLÌ – Mais madame, je ne savais pas, nous ne sommes pas à la Noël... Il y a une fête ?

ANNA *(chantonnant et sautillant comme un personnage de la commedia dell'arte)* – Eh oui Millì, il y a une fête, une grande fête !

MILLÌ – Et quand, madame... si je peux poser la question ?

ANNA – Mais ce soir, Millì, ce soir même *(pirouettant, mystérieuse)*, ce soir...

MILLÌ – Mais madame, je me permets de vous rappeler qu'aujourd'hui c'est le deux novembre, le jour des...

ANNA – M O R T S. C'est justement pour ça, précisément pour ça.

MILLÌ *(qui a un accent toscan parfaitement pur et un air coincé de dévote, bien que juvénile et jolie)* – Mais madame, aujourd'hui c'est un jour...

ANNA *(éclatant de rire)* – de douleur, oui. Que vous êtes ennuyeux et sinistres sur ce continent !

MILLÌ – Ce continent, madame ?

ANNA – Mais oui, continent, continent, comme on dit chez nous en Sicile. *(les yeux comme fixés sur un souvenir poignant)* Ou plutôt, comme on disait autrefois, il y a bien longtemps, quand j'étais enfant, en Sicile. Qui sait si on le dit encore ?

MILLÌ – Vous en Sicile, madame ? Je ne...

ANNA – Eh oui, Millì, oui. Moi, enfant en Sicile. J'en ai fini avec mon rôle exotique et cette nuit je suis redevenue enfant en Sicile, dans ma belle Catane où je suis née.

MILLÌ – Madame aime toujours plaisanter ! Vous, Sicilienne, avec cet accent parfait et...

ANNA – ... et sans anneau dans le nez. Eh oui, avec cet accent parfait : Sicilienne. Oh, comme tu es ennuyeuse et lente, Millì, SICILIENNE. Et même, vu que tu me regardes comme si trois têtes m'avaient poussé, je te le dis, tu l'entends maintenant, l'accent sicilien, hein ? Tu l'entends ? Je te le dis, c'est justement parce que c'est le jour des Morts que je fais cette fête pour Anna, pour la mort d'Anna. Une fête pour la mort d'Anna qui en a marre de travailler, d'en baver et qui veut sortir de la fatigue de la chair et se poser, se mettre « à côté de la vie ». Elle a pétri tant de pain, lavé tant de vêtements, semé, récolté ! Et maintenant elle est vieille et elle veut s'asseoir à côté de la vie, là, tu vois ? Au coin de la porte où il y a le figuier planté par les anciens pour faire de l'ombre en été. Assise sur une chaise, les mains croisées, à épier la fourmi qui creuse laborieusement, la chasse du gecko au crépuscule : au crépuscule, le gecko commence, pour se sustenter, la chasse

aux moustiques, aux fourmis géantes, aux moucherons. Tu le sais, que le gecko se nourrit en chassant dans le vaste espace de chaux du mur ? Me reposer, faire halte, « à côté » de la porte de la vie, regarder les autres qui sortent et entrent ; qui parlent, se disputent, s'embrassent rapidement, lentement, discutent d'argent, de passions, d'orages, de bagarres, de réconciliations... sous l'ombre du figuier, ombre empoisonnée pour les jeunes. Pour les vieux fatigués : un baume qui dénoue les nœuds, les tressaillements de désir et d'espérance où mord la vie, affamée de vie... je resterai à regarder...

(de plus en plus mystérieuse comme si elle racontait un conte à un enfant, la voix changée, la voix de sa mère ? Ou une sorte de rappel de sa grand-mère ?)

Ils nous regardent, tu le sais que les morts nous regardent sans avoir l'air de rien et sans passion ? Ils nous épient. Parfois l'un de nos morts, si on le néglige, a comme un tressaillement, un écho de regret de ce qu'il éprouvait quand il était vivant et, pris de jalousie, il peut vous pousser à tuer, voler, mentir. Il ne faut pas les heurter en les oubliant, mais penser à eux qui dorment bercés par notre souvenir. Protéger leur sommeil de notre amour afin qu'ils oublient dans leur propre sommeil... On peut oublier, Millì ? Même mort, peut-on oublier la vie ?